nos libertés. Sans doute il n'avait pas voulu nous faire part de son projet, car notre tendresse, nos larmes l'en auraient empêché.

Mais qu'était-il devenu ? Était-il au nombre des morts ou des blessés ! Cette pensée nous épouvantait, nous ôtait l'appétit et le sommeil. Le bon curé voyant le désespoir s'emparer de nous et croyant que l'incertitude où nous étions du sort d'André, était plus funeste que la vérité, on ne nous cacha plus rien. Notre André était plus que blessé, plus que mort, il était prisonnier.

— Prisonnier des Anglais ! cela voulait dire condamné à mort. On parlait déjà de nombreuses victimes. L'échafaud était dressé en permanence à Montréal. André était peut-être sur le point de payer de sa vie son amour pour la patrie.

Oh ! qu'ils étaient braves ces jeunes gens ! qu'ils étaient braves, et combien de leurs chefs se sont conduits en lâches !

IX.

Je n'essayerai pas à vous dépeindre la douleur que nous causa cette nouvelle. Ma bonne Marie, ébranlée par tant de secousses, prit le lit. Sans plus tarder, moi je partais pour Montréal. Le lendemain, j'obtenais la permission de voir mon fils. Oh ! quelle scène ! je pleure chaque fois que je me le rappelle. Je revoyais André, grand, bien fait, plein de vie ? Je devais peut-être m'en séparer pour toujours, car l'échafaud était toujours menaçant. Nous étions à parler de la famille décimée, de la pauvre Gabrielle, de ce pauvre Paul qu'il avait voulu venger, nous nous entretenions les larmes plein les yeux, moi, lui cachant le danger qu'il courait ; lui, défiant l'anglais de le faire pâlir devant la mort, lorsqu'un bruit de pas se fait entendre, une voix brusque me dit de m'éloigner. Paul allait subir son interrogatoire. Je le vis de loin entrer dans la salle où se tenaient ses juges. Il jeta un coup d'œil en arrière. La douceur et le calme étaient sur sa figure. Je me retirai abattu, mais remerciant Dieu dans mon malheur de m'avoir donné des fils dignes de leurs ancêtres. Trois jours se passèrent sans que je pus le voir. Le quatrième jour, j'étais entré désespéré chez l'ami qui m'avait donné l'hospitalité, et je tremblais d'apprendre la fatale nouvelle de l'exécution de mon fils quand la porte s'ouvre brusquement..... André libre était dans mes bras, André libre après avoir été à deux pas de l'échafaud, André que j'embrassais et que j'étreignais dans mes bras.

Il nous raconta l'interrogatoire qu'il avait subi, l'étonnement des juges en face de tant de jeunesse et de tant de courage, et sa mise en liberté après une délibération de quelques jours.

Hélas ! notre joie fut de courte durée et passa comme un vif rayon de soleil entre deux orages. Il n'avait pas eu la force de supporter tant d'émotions diverses. Le soir même de sa délivrance, en racontant les péripéties du drame sanglant dont il fut un des plus courageux acteurs, et en exprimant la joie qu'il avait d'aller embrasser sa mère affaiblie par la douleur et de reprendre le saint habit qu'il avait quitté, ce soir-là il tomba soudainement entre mes bras frappé par une maladie mortelle. On envoie

quérir un médecin. Oh ! désespoir ! le médecin tout bas le condamne. Un prêtre arrive, c'est le curé de V. Une affaire l'ayant appelé à Montréal, il venait saluer mon fils et s'appêtait à retourner avec nous. Ce fut lui qui prépara mon fils à la mort et le munit de tous les secours de la religion. La triste, mais sainte cérémonie accomplie :

— O partez, lui dis-je, allez à V., et si Marie peut entreprendre le voyage, qu'elle vienne en toute hâte ; mais, je vous en conjure, cachez-lui la vérité, car elle mourrait.

— Oui monsieur le curé, reprit André d'une voix haletante, dites à ma mère que je veux la voir.

Le curé part pour V., André a une syncope. Je cours chez le médecin, j'arrive.... Fatalité ! il était mort ! mort en demandant son père et sa mère.

X

Vous comprenez mon désespoir, celui de sa pauvre mère qui toute malade qu'elle était avait entrepris le voyage pour revoir son fils que son instinct de mère lui disait en danger. Elle arrive heureuse et fière d'embrasser son André. Le crêpe qui pendait à la porte lui en dit plus que les paroles et elle s'évanouit.

Le ciel nous avait retiré les trois enfants qu'il nous avait donnés. Il nous avait ôté la consolation de recueillir leur dernier soupir. Il les avait enlevés à la fleur de l'âge où tout est espérance et rien n'est désespoir, condamnant Gabrielle à être victime de l'amour et Paul et André martyrs de la liberté.

Nous vendîmes quelques jours après notre propriété de V., et pour fuir autant que possible les douloureux souvenirs qui nous obsédaient pour ne conserver que les plus doux nous avons acheté cette maison, et seuls nous méditons à loisir sur les desseins de Dieu, adorons sa puissance et bénissons sa volonté.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je déteste les procès et j'abhorre l'anglais ? Les procès ont dispersé la famille, les anglais l'ont décimée. Ils ont été les bourreaux de nos enfants et les artisans de notre douleur. Ils nous ont enlevé Gabrielle, notre consolation, André, notre espérance et Paul notre soutien, nous laissant seuls au milieu de tant de déboirs, de tant de souvenirs cruels, nous privant de l'amour de nos enfants et du repos accordé à la vieillesse.

J'ai quatre-vingts ans, ma bonne Marie, cette compagne fidèle qui m'a aidé à porter ce fardeau de nos douleurs, en a soixante-quatorze. C'est l'âge où Dieu a l'habitude de nous rappeler à lui. Aussi nous le prions chaque jour de nous emporter de cette terre où le souvenir des joies et des beaux jours se perd au milieu des catastrophes sans nombre qui ont marqué notre vie. Quel bonheur peut avoir un vieillard survivant à tous ses enfants. Oh ! ajoutait-il en terminant, Dieu vous garde des procès et des anglais, et si vous faites le bien vous serez heureux.

Ce récit l'avait épuisé. L'émotion m'avait gagnée et je me demandais quelle récompense là-haut serait assez grande pour ces vieillards frappés sans cesse dans leurs affections et toujours résignés à la volonté suprême.